

tous de même. Il était tobogganiste. C'est avec lui que j'ai glissé la première fois. Ces glissades, j'en ai conservé un mauvais souvenir. On glisse seul; à deux passe encore, mais à plusieurs, c'est dangereux. Ça peut changer bien des choses dans l'existence. Mon bonheur a peut-être tenu à une glissade interrompue. Faut que je vous conte cela.

Nous glissions, puis nous remontions la pente comme des âmes en peine. Silencieux, ennuyés, ne sachant que dire. C'était pourtant avant. En route, il rencontre un ami, l'invite à glisser. Refus. Puis, me regardant de côté, l'ami accepte. Je prends place sur la traine, l'inconnu aussi et Armand se charge de nous guider. Comme à l'ouest de la rue Saint-Laurent, les canadiens se déguisent en anglais, Armand nous crie: Ready, All right. Nous partons. Nous filons comme l'éclair. Le chemin était le même, mais les sensations étaient tout autres. A quoi cela tenait-il? Je ne sais. Nous allions plus vite, le vent était plus fort, le danger me paraissait plus grand. Je me rejetais en arrière, heureuse de trouver, comme une protection, un coussin vivant, dans lequel je m'emboîtai presque. Combien cela dura-t-il? je n'en eus pas conscience. Armand cessa de nager, nous étions arrêtés. Il me regardait d'un drôle d'air et son ami aussi. Mais ce n'était pas la même chose. De ce moment j'aimais la glissade et voulus recommencer. Il était fatigué, lui. Je dus renoncer à ce plaisir nouveau pour moi. L'ère des incompatibilités commençait. On se quitte. Banatement, par simple politesse, j'exprime à l'inconnu, que je n'ai jamais revu, le plaisir d'avoir fait sa connaissance. Le plus heureux des trois, Mademoiselle, fut sa réponse. Pourquoi? Armand ne m'a jamais pardonné cette phrase. Enigme!

On a une fille, on l'élève soigneusement, on lui inculque tous les bons principes; on la protège contre les embûches; on lui laisse ignorer tous les mauvais cotés de la vie; on la désarme de peur de la corrompre. Puis quand on est arrivé à ce résultat; de créer pour cet enfant un monde factice. D'écarter de sa vue toutes les souillures humaines. De la faire rêver à tout ce qui est beau, à tout ce qui est bon, à tout ce qui n'est ni vrai, ni réel; alors sans transition, sans précautions, sans crier gare, vlan! on la laisse glisser.

Elles glissent. Les fortes, comme moi, s'en soucient peu. Quelques pichenettes à la robe froissée et tout est dit. Les autres glissent, glissent, jusqu'à l'arsenic, jusqu'à la folie. S'empoisonner, devenir folle; pourquoi? pour qui? je me le demande. Décidément notre sexe est faible. Mais l'autre, le laid, il n'est fort qu'avec les colombes. Moi, je ne comprends rien à ces désespoirs de mélodrame. Mon éducation a été soignée sous ce rapport. Fille du peuple, ayant mon honneur à garder, j'ai appris à le défendre. Rudement, c'est possible, tant pis, je ne plaisante pas sous ce rapport. Regardez mais ne touchez pas, c'est ma maxime. Les glissades c'est un danger. Plus d'une a commencé par là pour arriver au gouffre. Si j'étais

le Gouvernement, au fait en avons-nous un depuis que l'autre a glissé, je ferais mettre au-dessus des glissades, bien en vue: Glissez mortels, n'appuyez pas.

MAUD.

LA FEMME ET L'ESTHÉTIQUE

Bien que la culture intellectuelle de la femme ne puisse avoir un emploi direct et immédiat comme l'instruction des hommes, si l'on veut cependant aider à l'éclosion de toutes ses facultés sensées et sensibles, si l'on veut en faire un être qui raisonne juste, il faut, par la culture de son intelligence, l'associer à tout, ne la laisser étrangère à rien de ce qui est, a été, et semble devoir être; en un mot elle doit sentir le mouvement. Le goût du beau qui trouve sa récompense dans les nobles jouissances qu'il procure, dans la dignité qu'il communique à un être, et le secours à la fois délicat et généreux qu'il lui donne, est certainement le meilleur stimulant à bien faire, pour la femme puisqu'il est le seul qui lui ouvre les grandes voies de l'âme, les richesses de l'imagination. Tout en élevant la femme pour l'homme, dont elle est appelée à être la compagne, il faut aussi l'élever pour elle-même, car elle a de grands devoirs à remplir dans toute leur étendue, et sans lesquels (perdant de sa dignité), elle ne saurait que travailler à simuler un bonheur qui ne serait plus son partage.

En faisant aimer à la femme la perfection, l'esthétique, en tout, en développant ses nobles aspirations, en l'initiant à ce secret d'écouter en soi, qui est la clef de la production, de l'élan du génie (mot multiple), en élevant cet être faible et fort à la fois, à l'égal de l'homme, sinon par la science, du moins par la compréhension, on réaliserait les vues du christianisme lui-même, qui a rendu à cette partie du genre humain, destinée à équilibrer l'autre partie (l'homme) la place que le Créateur lui avait dévolue et que le paganisme lui avait disputée. Si, au lieu de maîtriser l'amour du savoir chez la femme, vous l'aidez à se faire jour dans un domaine élevé et réversible dans l'éducation des enfants que le sort lui réserve; si, consolidant les fondations, vous lui inculquiez la juste mesure des devoirs matériels qui incombent aux femmes chrétiennes; si vous joigniez à cela l'étude approfondie de la musique, de la peinture ou de la poésie, vous feriez de cette jeune fille une femme agréable et d'un caractère qui, pouvant refléter des qualités essentielles et distinguées à la fois, serait comme un levier dans les difficultés de la vie. Fièvre d'elle-même à juste titre, la femme perdrait de ce sot orgueil qui est produit par la nullité et la préoccupation d'étaler aux yeux du commun des qualités qu'elle n'a pas; au lieu de cette égide, de cette compagne, de cette amie, que la culture intellectuelle bien pondérée réserve à l'homme, vous n'obtiendriez que la femme essentielle! femme pédante à sa façon, ennuyeuse, sans grâce, incapable de gouverner autre chose que la vie matérielle, ou bien la femme frivole.

Etre régissant sur le chiffon, ou mieux se laissant gouverner par lui.

Enfin, une variété de femmes d'esprit ou réputées de lettres, qui oublient, pour contrefaire l'homme, le charme, la finesse, les dons exquis et les devoirs de leur sexe.

Ce qui prouve que la femme doit être initiée aux mouvements du beau et du progrès, et qu'elle les comprend, c'est qu'elle s'est distinguée en poésie, en peinture, en musique et souvent dans les lettres; mais la femme ne naît pas toujours, exception, cependant, la généralité douée de finesse et du désir de s'instruire, est toujours susceptible de quelque perfectionnement moral et intellectuel. Il n'est pas jusqu'aux femmes de la classe ouvrière qui changeraient leurs façons de faire si leur esprit était moins délaissé, et si après les soins si rudes du ménage, elles avaient la douce consolation d'être faites à un certain ordre d'études qui les façonneraient, consolideraient leur intelligence et les pousseraient au besoin à aider leur mari de pensées soigneusement élaborées et profitables en tous points. La femme riche s'épuise quelquefois dans les conversations vides et dans le frou-frou des atours; elle laisse mourir en elle un souffle divin qu'un commencement d'instruction, administrée comme une dose de quinine à un fiévreux, n'a pas suffisamment développée.

Que l'on ne cherche pas à copier les Jeanne-d'Arc, les Agnès Sorel, les Jeanne-Hachette, les Ste-Geneviève, cela se comprend, ces femmes sont marquées au sceau de l'exception et se sont dépassées elles-mêmes; et puis il n'y a pas journallement un roi à sauver, ou à armer, ou une nation à racheter; mais il s'agit de nous racheter nous-mêmes, nous, femmes, à la pente fatale où l'inutilité de notre instruction et l'absence de la vérité dans notre éducation nous entraînent.

Si les femmes restent inférieures aux dons qu'elles ont en elles, ce n'est pas toujours leur faute, mais bien la faute de leur entourage et quelquefois de leur mari. A vrai dire, tant que les femmes se contentent de lire, de regarder et d'écouter, on ne leur fait pas grande querelle et au besoin les hommes les supporteront-ils dans leur auditoire.

Mais si les mouvements profonds de la vie intérieure s'élèvent plus haut chez elle, si elles cherchent dans un travail qui réponde aux aspirations de leur âme l'expansion que leur âme ne trouve pas au dehors, on a peine à les souffrir.

Il en est qui sont nées artistes, c'est-à-dire possédées du besoin de donner une forme à leur pensée, au sentiment du beau qui les pénètre; et cela, dans les circonstances propres à favoriser en ce sens le développement de leur nature.

C'est, malheureusement, cette faculté créatrice qu'on leur refuse si on ne l'éteint pas en elles, "elles l'ont cependant reçue de Dieu."

Les femmes peuvent s'élever très haut dans l'art; quelques-unes en reçoivent la flamme et